

## La bataille de Stalingrad

**Background de ma liste de Grenadierkompanie, « la 1<sup>ère</sup> compagnie, du 3<sup>ème</sup> bataillon, du 194<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, de la 71<sup>ème</sup> division, de la 6<sup>ème</sup> armée allemande » appuyée par la 24<sup>ème</sup> Panzerdivision et par les avions de la Luftwaffe, qui a participé au combat du 15 septembre 1942 contre l'embarcadère.**

Un des points clés de la défense de Stalingrad reste l'embarcadère qui permet aux Soviétiques les liaisons avec la rive gauche de la Volga.

Le 13 septembre 1942, les Allemands décident de s'en remparer et lancent contre cet objectif deux divisions dont la 71<sup>ème</sup> division de von Hartmann.

L'attaque commence à 4 heures 45, heure allemande, donc 6 heures 45, heure russe. (Hitler insistait encore pour qu'en Russie, la Wehrmacht adopte l'heure de son Wolfsschanze de Prusse-Orientale.). Un terrible bombardement d'artillerie l'a précédée. Toutes les communications téléphoniques sont coupées entre les points d'appui soviétiques. Pourtant, les fantassins russes résistent. Des petits groupes isolés et même encerclés font face aux grenadiers allemands qui ne cessent de lancer assaut sur assaut. Le bruit devient infernal. Les explosions se succèdent à un rythme effrayant. Les rafales d'armes automatiques se répondent sans marquer de pause. Une épaisse fumée couvre le quartier de l'embarcadère. Des incendies s'allument et crépitent. Les silhouettes sombres de soldats casqués d'acier, l'arme à la main, se découpent en noir sur le brasier rouge comme du sang. Une fois encore, les assaillants subissent de lourdes pertes, sans parvenir à tellement progresser. Ils piétinent, perdent du monde et ne peuvent atteindre les rives du fleuve.

On se bat sans arrêt toute la journée et toute la nuit.

Le 14 septembre, les hommes de la division Hartmann parviennent enfin à percer dans le secteur sud. Ils ouvrent une brèche d'environ deux kilomètres dans les défenses soviétiques.

Le capitaine Gerhard Meunch entraîne les grenadiers de la 1<sup>ère</sup> compagnie du 3<sup>ème</sup> bataillon du 194<sup>ème</sup> régiment d'infanterie. Il relance sans cesse ses hommes à l'assaut :

– Encore un effort, leur dit-il. Il n'y a plus qu'une seule ligne d'immeubles entre le fleuve et nous! Tous sont tendus vers ce but final de l'assaut de ce jour : la Volga.

Mais les bâtiments à moitié en ruines, aux façades criblées d'impacts de balles et d'obus, sont autant de petits fortins dont les Russes occupent les étages supérieurs. Ils dominent la rue et canardent de haut leurs adversaires, brutalement stoppés dans leur élan. Les Allemands doivent se glisser de maison en maison, escaladant les escaliers, l'arme au poing, pour déloger leurs adversaires.

Parfois, claque le sec coup de départ d'un canon d'infanterie dissimulé dans les gravats. Les servants utilisent leurs pièces en tir direct, à quelques dizaines de mètres de leurs adversaires. Les éclats meurtriers provoquent des plaies terribles. Les rescapés traînent les blessés à l'abri d'un coin de mur et tentent de repérer d'où vient le coup, avant de reprendre leur avance.

Au début de l'après-midi, le capitaine Meunch a réussi à progresser un peu en direction de la gare principale de Stalingrad qui se trouve non loin de la place Rouge. Un coureur à bout de souffle rejoint le capitaine.



– Herr Hauptmann, lui dit-il. L'ordre du régiment est d'attaquer vers l'embarcadère, sur les quais. Meunch calcule rapidement sa manœuvre sur un plan de la ville. L'embarcadère n'est guère à plus d'un kilomètre et les Russes semblent de plus en plus sonnés par les assauts allemands.

– On devrait pouvoir y arriver, dit-il à son adjoint.

L'officier attend le crépuscule pour lancer ses grenadiers, qui reprenaient haleine dans les ruines d'une brasserie, à l'assaut de ce maudit embarcadère. Il n'en est guère maintenant à plus de sept cents mètres. Mais les soldats soviétiques tiennent solidement leur position et accueillent leurs adversaires par un feu nourri. Tellement nourri qu'ils ne vont pas tarder à manquer de munitions. Il les sent brusquement faiblir et pense qu'il va pouvoir en venir rapidement au corps à corps. Mais le feu ennemi redouble brusquement.

– Que se passe-t-il donc ? demande l'officier à son adjoint.

– Ils ont reçu des munitions, Herr Hauptmann.

– Mais nous tenons toutes leurs voies de ravitaillement en ville !

– Il leur reste le fleuve.

Une chaloupe a réussi à traverser la Volga, chargée à ras bord de caisses de cartouches et de grenades. Les défenseurs de l'embarcadère récupèrent un canon de 76 et tirent leurs premiers obus qui viennent crever la façade de la banque d'État.

A ce moment, d'autres chaloupes traversent le fleuve, amenant sur la rive droite des éléments de choc appartenant à un régiment de la Garde. Les combats reprennent de plus belle à la tombée de la nuit, alors que la prise de l'embarcadère semblait un objectif à la portée des grenadiers du 194<sup>ème</sup> régiment d'infanterie. La situation n'est pas très brillante pour la compagnie du capitaine Meunch. En une seule journée de combat dans les rues de Stalingrad, il a perdu la moitié de son unité.

De nombreux cadavres gisent dans les artères menant à la place Rouge. Et l'embarcadère est toujours entre les mains de ses défenseurs.

Le capitaine Meunch ne peut plus progresser. Il expédie un message au commandant du 194<sup>ème</sup> d'infanterie.

« Cloué sur place. L'aviation peut-elle neutraliser l'ennemi ? Intervention urgente souhaitée. »

Les liaisons avec la Luftwaffe fonctionnent bien. Assez rapidement, un grondement de moteurs remplit le ciel. Les grenadiers du 194<sup>ème</sup> d'infanterie poussent des cris de joie. Mais les appareils qui viennent les appuyer volent beaucoup trop haut. Ils larguent leurs bombes non sur les positions russes mais sur les immeubles et les rues que tiennent les hommes de la compagnie Meunch ! On compte encore des tués et des blessés. L'officier fait expédier des fusées pour indiquer aux aviateurs leur méprise. Mais les appareils s'éloignent déjà, leurs soutes vides.

La nuit va bientôt tomber, éclairée de place en place par les incendies qui ravagent les façades aux fenêtres ouvertes sur le vide. Meunch rassemble ce qui reste d'hommes à sa compagnie dans l'hôtel de ville. C'est un grand bâtiment en forme de U qui n'a jamais été terminé, mais constitue un abri assez solide pour reprendre haleine au cours de la nuit.

Le capitaine fait l'appel. Le résultat est terrifiant. Son unité en une seule journée a perdu quatre-vingt-dix pour cent des siens!

Ce n'est pas avec ces quelques survivants à bout de force qu'il pourra s'emparer l'embarcadère.

Pour lui, ce 14 septembre se solde par un échec sanglant.

Profitant de la nuit, des unités d'élite de la Garde traversent la Volga et viennent renforcer les défenseurs de la rive droite. La gare est désormais solidement tenue par des soldats de l'Armée Rouge qui y aménagent des positions d'armes automatiques, couvertes par des batteries de mortiers.

Dès l'aube, les Allemands vont écraser les bâtiments et les voies à l'ouest de la place Rouge, sous les



*Gustave Martinez*

obus de leur artillerie et les bombes de leur aviation.

Au moment où les grenadiers de la 71<sup>ème</sup> division d'infanterie progressent vers l'est à travers Stalingrad ravagée par d'innombrables incendies, les équipages des blindés de la 24<sup>ème</sup> Panzerdivision remontent du sud vers le nord et atteignent les quartiers les plus anciens de la ville, le cœur de cette cité de la Volga qui s'appelait naguère Tsaritsyne, ils doivent, avec leurs sturmgeschutz et leurs automoteurs chasseur de chars, appuyer l'attaque des grenadiers du 194<sup>ème</sup> régiment d'infanterie.

– Premier objectif : la gare centrale, leur ordonne le général von Lenski. Nous y rejoindrons les camarades de la 71<sup>ème</sup> division.

Les combats du 15 septembre entre les Soviétiques de la Garde et les Allemands de la 71<sup>ème</sup> division d'infanterie appuyé par la 24<sup>ème</sup> Panzerdivision, sont à l'image de la tragédie qui se prépare : sans pitié de part et d'autre. C'est une gigantesque partie où chacun des adversaires joue le tout pour le tout. La nuit ne fait que redoubler l'ardeur des combattants qui s'affrontent à la lueur des incendies, tandis que des pans entiers d'immeubles s'écroulent sur eux dans d'énormes gerbes d'étincelles. La chaleur et la fumée rendent l'atmosphère irrespirable. Toute la ville exhale une horrible odeur de brûlé.

Selon la tradition de toutes les troupes d'élite, les hommes de la Garde se sacrifient jusqu'au dernier pour enrayer l'attaque allemande. Ce combat héroïque va durer vingt-quatre heures.

Tous les îlots de résistance sont écrasés sous les obus de l'artillerie et les bombes de l'aviation. Les terribles stukas piquent sur les ruines de la ville.

Grenadiers allemands et fantassins soviétiques en viennent au corps à corps. Les assaillants doivent conquérir chaque étage, dans le bruit des rafales, la fumée, les cris de fureur et les gémissements des blessés qui dégringolent les marches, sans lâcher leur arme.



Mais ceci est une autre bataille....

*Sources principales :*

« Stalingrad »	par Antony Beevor	ed. de Fallois	1999
« Stalingrad »	par Jean Mabire	ed. Presses de la cité	1993
« Vaincre ou mourir à Stalingrad »	par William Craig	ed. Robert Laffont	1974
« Stalingrad ou la responsabilité du soldat »	par Joachim Wieder	ed. Albin Michel	1983
« Stalingrad »	par Théodor Plievier	ed. Flammarion	1984



**Kommandeur :** Generalleutnant Arno von Lenski 12/09/1942 - 02/02/1943

Etait auparavant la 1<sup>o</sup> Kav. Div., elle est transformée en Pz Division à Stablack le 28/11/1941- dans l'est de la Prusse.

Elle s'entraîne en France en avril 1942 avant de partir pour le secteur Sud Russe où elle est encerclée et détruite à Stalingrad.

Composition en septembre :

24<sup>o</sup> Pz.Rgt. à 2 Abt.

1<sup>o</sup> Stug.Abt.

24<sup>o</sup> Pz.Aufklärung Abt.

